

Libretto

MAURICE LEVEL

LA MALLE
SANGLANTE

suivi de

LAQUELLE ?

Préface de
FRANÇOIS RIVIÈRE

Libretto

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-494-6

PRÉFACE

MAURICE LEVEL

OU

LA TERREUR MODERN STYLE

« Autre genre favori des Français, note H. P. Lovecraft dans son curieux petit manuel *Épouvante et surnaturel en littérature*, le conte cruel ou histoire où se mêlent tortures physiques et suspense hallucinant. Dans ce domaine – situé bien sûr en marge du fantastique proprement dit – se sont principalement illustrés Villiers de L'Isle-Adam et Maurice Level. Ce dernier s'est consacré presque exclusivement à ce genre, composant des œuvres brèves qui se prêtent fort bien à la représentation scénique des thrillers du Grand-Guignol. » Ce goût du maître de Providence pour l'œuvre de Level tient essentiellement, selon moi, au fait que, dès 1909, celui-ci fut traduit d'abondance en langue anglaise.

The Grip of Fear, Tales of Mystery and Horror et *Those Who Return*, parus chez l'éditeur McBride, ont fait de Maurice Level, outre-Atlantique, l'un des conteurs noirs les plus prisés d'Europe. Maurice Renard ou Jean Ray n'auront jamais cette chance...

Mais, plus près de nous, dans leur célèbre et aujourd'hui introuvable anthologie des *Maîtres de la peur* (1927), André de Lorde et Albert Dubeux offrent une place de choix – entre Gaston Leroux et Maupassant – à ce petit maître du conte d'horreur si prisé hors de son pays. Et il n'y a là que justice, comme il est injuste d'avoir infligé à cet auteur un si long purgatoire depuis lors.

Né à Paris en 1875, mort en 1926, ce cousin du grand styliste Marcel Schwob (*Cœur double*, *Le Livre de Monelle*, *Le Roi au masque d'or*) fait des études de médecine avant de se consacrer à la littérature : celle-ci, au demeurant, ne lui offrira qu'une notoriété toute relative puisque, de son vivant, le public semble bien n'avoir guère retenu qu'un gros roman, populaire à tous les sens du mot, *Lady Harrington*¹.

Journaliste, Level collabore au *Figaro*, à *La Vie parisienne* et au *Matin* qui publiera la majeure partie des contes si prisés par Lovecraft et les aficionados américains.

Le genre auquel Maurice Level a contribué de la manière la plus originale est celui qui fit la fortune du théâtre du Grand-Guignol à partir du début de ce siècle. Trois recueils, *Les Oiseaux de nuit*, *Les Portes de*

1. On lui doit aussi – notons-le pour les collectionneurs et la petite histoire – *L'Épouvante*, *L'Île sans nom*, *L'Alouette*, *Barabas* (avec Louis Feuillade), *La Cité des voleurs*, *Le Manteau d'Arlequin*, *Vivre pour la patrie* (romans).

l'enfer et Les Morts étranges rassemblent l'échantillonnage parfait d'épouvantements et de rouges intrigues parmi lesquels se retrouvent les arguments des plus fameuses pièces représentées sur la scène sanglante de la rue Chaptal. *La Malle sanglante* demeure, à cet égard, l'un des drames les plus accomplis, suspense rigoureux qui anticipe de façon frappante sur les machinations diaboliques des écrivains policiers d'après-guerre, tels Boileau-Narcejac et, surtout, Frédéric Dard.

Cette pièce fut montée une première fois en 1916. En février 1931, à la faveur d'une sortie nouvelle – et d'un nouveau succès auprès du public parisien –, René Wisner écrit : « *La Malle sanglante* est presque jusqu'à la fin logique dans son horreur. On a l'impression d'un crime vrai, d'une vraie fuite. » Je précise que la critique des pièces jouées au Grand-Guignol usa toujours d'une spécificité voulant qu'on jugeât d'abord les effets, l'impact *viscéral* de ceux-ci plutôt que la seule qualité littéraire de l'œuvre (Lorrain, Villiers, H. R. Lenormand écrivirent pour le Grand-Guignol). Et sur ce terrain-là, précisément, la pièce de Level (comme la nouvelette présentée ci-après) possède de réelles qualités d'intrigue terrifiante : comme il convenait, pour respecter les lois du genre édictées par le « maître » André de Lorde, elle donnait à voir, à palper la réalité d'une horreur archétypale poussée à ses limites. D'où, peut-être,

une certaine déception sous la plume de l'honorable critique, habitué sans doute à la psychologie du Boulevard... Sur le papier, la mécanique (cette fois très littéraire) de l'effroi revêt une parure qui, avec le recul du temps, se colore d'un authentique charme rétro. Suspense policier, mais aussi et surtout évocation d'une atmosphère perdue, celle d'un Paris canaille tout rempli de personnages au charme pervers. C'est encore le relent d'une fascination pour les grandes affaires criminelles du début de ce siècle, aux implications sexuelles tortueuses et puritaines en diable. Tout cela moins innocent que ne le laisse croire, parfois, le précieux et « modern » style de Maurice Level.

Cet auteur un peu trop rapidement laissé pour compte n'est pas dépourvu de charme, vous en conviendrez : son sens de l'horreur, son malin génie de la peur – qui évoque assez le talent d'un Robert Bloch ou d'un Matheson, et pour cause puisque ceux-ci ont pu le lire à l'âge le plus réceptif –, loin de s'être émoussés, portent à un très haut degré de rigueur cette forme de récit si adroitement qualifiée par Lovecraft de *conte cruel*. Faites-nous confiance.

FRANÇOIS RIVIÈRE

LA MALLE SANGLANTE

- Full! annonça Guiret abattant son jeu.
- Flush! dit Marousse en alignant le sien.

Les cinq joueurs se regardèrent ; pendant une seconde il y eut entre eux un silence pénible, puis Marousse ramassa l'argent, et comme c'était son tour de donner, battit les cartes. Il les mêlait avec calme, en apparence insensible au gain, la cigarette au coin de la bouche, un œil mi-clos pour éviter la fumée. Guiret tira les billets de banque de sa poche et les plaça devant lui. Alors, l'un des joueurs se tourna sur son siège et interpella Chouchou, la maîtresse de Marousse.

Assise sur un divan, près de Fred, un peu trop près de lui peut-être, elle eut un léger mouvement de recul et, la tête de côté, demanda :

- Quoi?
- Marousse vient de ramasser un pot de quinze louis!

Elle fit « Ah ! » sans manifester autrement sa

surprise ou sa joie. Fred s'était penché, le joueur s'adressa à lui :

– Crois-tu qu'il a une veine, le bougre ? Les cartes lui arrivent comme s'il les appelait !

– Tu te fais cogner ? demanda Fred.

– La guigne, grommela Guiret.

– Veux-tu ne pas dire ce mot-là ! cria son voisin.

Il haussa les épaules :

– Au point où j'en suis...

Et il ramassa les cartes que Marousse achevait de distribuer d'une main prompte. Chouchou se renversa sur les coussins, et d'un geste à la fois rageur et câlin, pinça le bras de Fred qui sursauta, rappelé brusquement à la réalité :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Quand vous aurez fini de vous occuper d'eux !...

Il se mit à rire et s'excusa. Un instant, en effet, sa pensée avait été distraite par le jeu, mais c'était déjà passé. Du reste, les joueurs ne s'occupaient ni de lui ni d'elle ; on n'entendait que le claquement des cartes, le bruit des jetons et le froissement des billets.

– J'en donne, dit Marousse.

Puis il ajouta :

– Jouons-nous ou ne jouons-nous pas ? C'est la barbe ; vous avez tous l'air de dormir !

Les voix s'entrecroisèrent aussitôt :

– Un louis de mieux.

– Vu...

– Vu...

– Et encore quarante.

– Trois cartes. Deux. Une. Trois...

– Servi, articula Guiret.

Dans le même moment, Chouchou caressait les cheveux de Fred qui, détourné d'elle, chercha des yeux le regard de son camarade ; déjà la voix de Marousse répondait :

– Moi aussi.

De nouveau, il y eut un petit temps froid, puis celui qui avait ouvert dit : « Parole. » Son voisin l'imita, et Guiret, quand vint son tour, dit :

– Cinq louis.

– Avec cinq ! répliqua Marousse.

– Et encore cinq ! dit Guiret.

– Mon reste, jeta Marousse, en poussant un paquet de billets et de jetons.

– Je tiens perdu, fit Guiret ; flush !

– Carré de valets, montra Marousse.

Alors, ce fut une stupeur, Guiret se mit à rire d'un petit rire nerveux, en balayant du revers de la main la table vide devant lui ; Fred, qui s'était soulevé pour écouter la fin du coup, se rassit, ou plutôt retomba sur le divan ; Marousse demanda d'un ton placide :

– Un verre de quelque chose, il fait soif.

À demi renversé sur sa chaise, il allongeait le bras

sans regarder derrière lui ; Fred se leva pour chercher une bouteille à l'autre bout de la pièce, Chouchou l'arrêta :

– Il n'a pas besoin de boire, il a assez bu !

– Laisse donc, dit Marousse en agitant les doigts.

Elle répéta :

– Je te dis que tu as assez bu.

Il pirouetta sur son siège et blagua :

– Tu ne vas tout de même pas me rationner ?

Fred, ayant pris un flacon sur la table, s'avancait ; elle lui intima l'ordre de ne pas bouger.

– Vous, si vous voulez me fâcher, vous n'avez qu'à désobéir.

Il murmura, conciliant :

– Ça ne lui fera pas de mal, voyons...

Elle répéta :

– Je vous répète que je ne veux pas.

Les amis ricanèrent ; Marousse se tourna tout à fait, repoussa sa chaise, et, comme elle saisissait la bouteille et faisait mine de l'emporter, gronda :

– Non, mais si c'est toi qui commandes ici, il faut le dire !

Il la secouait sans douceur ; elle, se cramponnait au flacon.

– Tu as assez bu !

Il s'immobilisa une seconde, les mains serrées autour de ses poignets, la mâchoire en avant, solide, rageur :

– Une fois... deux fois... veux-tu lâcher ça ?

Elle se défendit en reculant, sans céder :

– Non !

– Tu ne veux pas ? ...

Sa voix s'étranglait dans sa gorge ; ses doigts se contractèrent avec force.

Elle cria, se sentant vaincue, décidée à résister quand même :

– Non et non ! ...

Alors il arracha la bouteille et grommela :

– Il faut me fichier la paix, entends-tu ?

Elle grinça des dents, frottant ses poignets meurtris :

– Brute !

Déjà il s'était rassis et se versait un grand verre de whisky. Tandis qu'il l'avalait, la tête renversée, le coude haut, elle répétait :

– Brute ! brute ! sale brute ! ...

Il essuya ses moustaches et, insensible à cette colère, demanda, le ton parfaitement calme, en bon vivant désaltéré :

– Nous y sommes ?

Guiret, qui se tenait adossé à la cheminée, dit :

– Jouez sans moi, j'en ai assez.

– Encore quatre ou cinq louis ? proposa un camarade.

– Non, vraiment, répondit Guiret ; je suis en pleine déveine... et puis je suis fatigué...

– Tu es en déveine ! Nous aussi, assura un camarade ; tâchons de nous refaire.

Les autres insistaient : seul Marousse, impassible, désintéressé du débat, ayant dit une fois pour toutes : « Comme je suis gagnant, je ferai ce qu'on voudra », se distribuait des cartes pour une partie de baccara imaginaire. Guiret s'obstinait : c'était stupide de s'entêter dans la déveine ; il ne voyait plus un coup sur dix, et, quand par hasard il en voyait un, c'était pour tomber sur un point supérieur. Il assurait d'ailleurs ses amis de son calme, de son indifférence à la perte, les prenait à témoin qu'il n'y allait pas à l'aveuglette et ne faisait pas de musique, qu'il était, ainsi qu'à son habitude, bon joueur, mais qu'il avait la sensation d'être hors de la partie ; qu'enfin, on pouvait continuer sans lui, qu'il regarderait, et que ça l'amuserait autant.

Eux, ne se laissaient pas convaincre. Une partie commencée à cinq, puis reprise à quatre, n'était plus une partie ; il faudrait retirer les six ; le brelan allait battre la séquence, cela changeait tout, et les places et le tour de donne...

Guichet hochait la tête, embarrassé. À la fin, il se décida à avouer la vérité :

– Puisque vous voulez absolument savoir, je vais vous expliquer : je ne veux plus jouer parce que je n'ai plus le sou.

Marousse cessa de tripoter les cartes et dit :

– Si c’est ça, mon petit, ça n’a pas d’importance, je vous prêterai ce que vous voudrez.

Il avait pris une poignée de billets et la tendait au jeune homme. Guiret, le regard déjà plus clair, hésitait encore :

– Non, non... je vais continuer de perdre... Je ne pourrai pas vous rendre avant quelques jours...

– Vous me le rendrez quand vous pourrez; nous sommes gens de revue... et si vous gagnez, ce sera fait tout de suite!

– Après ça, tu ne vas pas t’entêter? demanda un camarade.

Guiret balança une seconde, chercha des yeux le regard de Fred, mais le voyant fort occupé à parler à voix basse avec Chouchou, autant pour détourner l’attention de Marousse que repris par le démon du jeu, déclara :

– Soit, allons-y...

Et comme c’était sa donne, il ajouta :

– Blindez!

★

★ ★

Quand elle eut enfoncé de trois ou quatre coups de poing rageurs les coussins qui l’entouraient, Chouchou, la nuque calée par un polochon de soie, une

cigarette entre les dents, une jambe allongée, l'autre à demi pliée, le genou soutenu dans ses mains croisées, se mit à rire. Fred, lui, ne riait pas. Elle crut comprendre que le pli qui creusait ses sourcils venait d'une sourde colère contre cette brute de Marousse, et lui glissa :

– Moque-t'en donc, comme moi.

Il répondit avec un rire nerveux :

– Bien sûr que je m'en moque !

L'attention des joueurs uniquement appliquée aux cartes les laissait comme seuls dans l'atelier. Les lampes, dont toute la clarté était réservée au tapis vert, répandaient autour d'eux une ombre un peu mystérieuse, et le murmure des voix ne faisait qu'ajouter à cette sensation d'éloignement. L'heure était douce, bonne à vivre, et Chouchou, qu'un brusque caprice alanguissait, se pencha sur l'étudiant :

– À quoi penses-tu ?

– À rien...

Elle jeta sa cigarette et bouda :

– Tu n'es guère aimable !

Il tenta de racheter ce que sa réponse avait de peu flatteur et corrigea :

– Je pense à vous, Chouchou.

Moitié contente, moitié soupçonneuse, elle chuchota :

– menteur !

Il assura qu'il ne mentait point, qu'il était au contraire fort occupé d'elle, et, pour le lui prouver, prit une de ses mains. Elle la lui abandonna, et, comme son regard, tout en ayant l'air de chercher le sien, le fuyait un peu, elle demeura songeuse, puis brusquement, avec une sorte d'autorité amoureuse, d'un geste presque masculin, tant il fut violent et volontaire, prit sa tête et l'attira jusqu'à ses lèvres. Fred lui rendit son baiser; elle y trouva plus de tendresse et de plaisir qu'il n'en mettait en réalité, et, malgré tout, troublée, par ce qu'il y avait d'énigmatique et de distant dans son attitude, murmura :

– Regarde-moi donc en face !

Il sourit, tourné vers elle :

– Je vous regarde...

En vérité, il ne la voyait pas. Tel qu'il était, elle le trouva joli garçon, avec ses cheveux noirs ramenés en arrière, sa figure étroite strictement rasée, aux méplats un peu durs, ses tempes creuses, ses joues lisses et on ne sait quoi de ravagé, de canaille et de distingué à la fois, qui lui donnait l'allure inquiétante d'un jeune drôle, et dédaigneuse aussi d'un fils de famille, abîmé par la noce. Ainsi placé, vêtu d'un smoking portant le cachet d'un bon tailleur, le pied nonchalant dans un escarpin verni, la cheville moulée par la chaussette de soie, elle se sentait pour lui un goût impérieux, et, tordant le gland d'un coussin, mordillant sa bouche, soudain oppressée et

déjà soumise, oublieuse de la présence des autres, audacieuse, sûre d'elle, et cependant craintive à la manière des filles qui redoutent le rôdeur, et le bravent, elle planta ses ongles dans ses épaules, le fit voler jusqu'à ce que son regard ne pût échapper au sien, et murmura, haineuse, admirative, passionnée :

– Oh, que tu as les yeux faux !

Ce reproche portait une sorte d'aveu tacite ; il ne déplut pas à Fred qui, complaisant, se laissa contempler. Car elle le contemplait, en vérité, tout son être tendu vers le mystère de ces deux yeux qu'elle croyait tenir et qui se dérobaient pourtant. Dans ces prunelles froides, il y avait, elle n'aurait su préciser, quelle menace et quel charme ; en tout cas, elles avaient l'attrait capable de lui faire commettre – pour un soir – les pires et les meilleures sottises, et elle répétait, avec un plaisir fiévreux :

– Tes sales yeux ! tes sales yeux faux !...

Tant et si bien qu'elle l'embrassa de nouveau avec un désir farouche. Ensuite, elle se coula contre lui :

– Alors, c'est promis, nous déjeunons ensemble ?

La question parut le surprendre, elle en précisa la portée :

– Tu me l'as dit tout à l'heure !

Il protesta :

– Mais non, Chouchou, je ne vous ai rien dit de semblable.

Elle sursauta :

– Par exemple ! Quel menteur, quel aplomb !

– Je vous assure...

Elle secoua sa jolie tête, assura d'un coup de doigt son épingle en écaille qui coulait de son chignon et reprit :

– Est-ce parce que pendant tout le dîner tu as du monde ? Et d'abord, pourquoi me dis-tu *vous* ?... Sans compter qu'alors tu étais autrement poli et aimable ! On dirait maintenant, ma parole, que c'est moi qui te fais la cour !

Sa voix basse et un peu rauque avait des heurts qui semblaient vouloir se terminer par un cri ou par une larme ; quelquefois, elle prenait une intonation de prière aussi.

– Tu fais semblant de ne plus te souvenir pour m'agacer ? C'est ça, n'est-ce pas, dis que c'est ça ?

Il ne laissa pas fuir complètement le prétexte :

– Je voulais te taquiner... mais à la vérité, en réfléchissant... je crains que ce déjeuner ne soit pas très commode.

La réponse, tout ambiguë qu'elle fût, la satisfit :

– Mais si, gros bête ! Nous irons dans un petit coin que je sais... À cette époque de l'année, il n'y a personne... Les gens sont stupides à Paris, ils n'aiment la campagne que quand il pleut du soleil, en plein mois d'août. Moi, je l'aime par tous les temps... Ça vient peut-être de ce que, quand j'étais petite, j'ai été élevée dans un village... Tu penses que mes parents

n'avaient pas les moyens de me garder avec eux ! Papa à l'atelier, maman à ses ménages... Il n'y a pas de mal à ça, et je ne me cache pas d'avoir traîné sur les bancs de la maternelle...

Ainsi, elle contait sa vie, avec l'orgueil de sa misère de gamine, trouvant chic de ne rien renier de son passé, en veine de confidences, attendrie par le souvenir des mauvais jours, mêlant hier et demain avec une candeur et une inconscience touchantes, goûtant une fierté à être sortie de si bas pour porter maintenant des robes de cent louis et des chapeaux dont elle payait la paille au prix que ses parents touchaient jadis pour une semaine de labeur.

– Moi, la campagne me plaît surtout quand il fait froid, quand les arbres n'ont plus de feuilles, quand les branches se cassent et que les canards ont l'air de se froter les plumes pour se réchauffer sur les étangs... Un jour comme aujourd'hui ce sera bon... Le patron nous allumera un grand feu, on déjeunera dans un coin de la salle à manger, en tête à tête...

Fred inclina le front, elle poursuivit :

– Si tu voyais comme c'est gentil, la salle à manger ! C'est tout tendu en toile de Jouy, avec des vieilles armoires, des cuivres bien astiqués, des assiettes anciennes accrochées aux murs...

Fred se taisait, elle lui proposa délibérément un autre programme :

– ... Si la salle à manger t'ennuie (je comprends

ça), on pourra s'installer dans la cuisine : un âtre de paysans où l'on fait brûler du bois mort et des souches, comme nous disons chez nous.

La voix de Guiret et un bruit de cartes violemment lancées sur la table l'interrompirent :

– Toujours la même poisse !

Fred fit un mouvement pour se lever, elle le retint :

– Ne t'occupe donc pas d'eux !... Puisqu'ils sont assez bêtes pour jouer, ils doivent bien s'attendre à perdre.

– ... Sans doute... murmura Fred, en se rasant.

Elle lui glissa :

– Est-ce que nous jouons, nous ?...

Et reprise par son rêve rapide de liberté d'un jour et d'amour d'une heure, elle poursuivit :

– Pendant qu'on préparera le déjeuner, nous irons nous promener dans les bois. Tu n'aimes pas les bois, en hiver ?... Ah ! il faut savoir ! Les choses ça ne plaît pas comme cela, tout de suite, à n'importe qui, n'importe comment ! On apprend, on s'apprend à voir ; c'est comme une histoire qui ne plaît pas tout de suite et qu'il faut comprendre pour y goûter du plaisir. Ainsi, tiens, moi je n'aime que la musique des chansons, et il y en a qui n'aiment que celle des opéras... Possible que si j'y allais souvent, si on me montrait, je l'aimerais aussi... Eh bien, je te montrerai la campagne, et je parie qu'après tu seras de mon avis.

Fred tirait machinalement un crin qui sortait du canapé; elle s'interrompit.

– Tu m'écoutes?

De nouveau sa voix redevenait autoritaire. Fred répondit :

– Évidemment, je t'écoute...

– On ne le dirait pas!

– Je t'écoute... je trouve cela très joli... j'aimerais, certes, aller avec toi, mais je pense que c'est bien difficile.

– Pourquoi?

– Presque impossible – aujourd'hui du moins...

– Pourquoi? Puisque je me rendrai libre?

Elle crut l'argument sans réplique. Dès l'instant qu'elle aplanissait la difficulté qui la concernait, nulle autre ne pouvait subsister. Le don qu'elle faisait d'un peu d'elle-même lui apparaissait comme la seule chose importante, et puisqu'elle se savait assez habile pour prendre cette journée, et pour l'offrir, il était naturel que Fred ne s'embarrassât pas d'autres difficultés. Lui, en jugeait différemment; il le lui exposa avec modération et embarras, comme un garçon qui sait le prix d'une escapade, mais que retiennent des devoirs :

– Tu te rendras libre, Chouchou, oui... mais moi, je ne le suis pas...

Elle sentit la jalousie la mordre :

– Une poule?

Il ne put s'empêcher de rire :

– Ah grand Dieu non !

– Alors ?

En effet, puisqu'une femme n'était pas entre eux, quel obstacle pouvait la séparer de son caprice ?

Il parla gravement, cherchant ses mots et les pesant.

– Il y a autre chose que des bagatelles dans la vie...

Ce matin, comme tous les matins, j'ai mon service à l'hôpital... mes leçons à suivre...

– Tu les suivras un autre jour ! Ce n'est pas parce qu'une fois tu auras manqué la clinique que tu rateras tes études !

– Et mes malades ?...

– Tes malades, tes malades... Ils guériront sans toi... Un camarade te remplacera... Tu n'as qu'à demander à Guiret, il ne te refusera pas. Et puis, j'en ai tant envie !...

Elle redevenait tendre, avec tant de gentillesse, qu'il ne se sentit pas la force de refuser tout à fait :

– Je tâcherai...

Elle n'en exigea pas davantage, étant sûre de décider l'acceptation définitive.

La voix oppressée de Guiret interrompit la phrase qu'elle allait commencer :

– Décidément, cette fois, cela suffit, j'en ai assez !

– Soit, accorda Marousse, faisons les comptes.

Ils étaient faciles à établir : Marousse était à peu

près le seul gagnant, Guiret perdait quatre mille francs, plus un millier de francs sur parole, les autres, des sommes variant entre vingt et cinquante louis. Guiret tint à préciser une fois encore qu'il serait hors d'état de rembourser avant une huitaine ; Marousse tout en rangeant les billets haussa négligemment les épaules :

– Mais oui, mais oui, ne vous frappez pas !

Ils s'étaient levés et s'étiraient, les bras et les jambes engourdis. Un des joueurs consulta sa montre et s'exclama :

– Savez-vous quelle heure il est ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, bâilla Guiret.

– Sept heures moins un quart !

– Quelle belle vie, cette vie d'étudiant ! blagua un des joueurs.

– Nous sommes complètement idiots, formula un autre.

– Bah, on se lèvera ce soir pour dîner !

Par la baie, le jour n'entrait pas encore ; dans le ciel, lourd de neige, à peine si un peu de clarté se diluait, bleuissait les toits dont les arêtes se découpaient en marches irrégulières. Il venait de cette ombre incertaine une sensation de malaise et de froid. Le feu s'était éteint dans le poêle, les lampes charbonnaient, et, au fond des récipients de cristal, les mèches baignaient dans les flaques troubles de pétrole. Cependant on s'attardait encore. Chou-

chou s'était levée et serrait son étole de fourrure autour de ses épaules. Fred était encore plus pâle, plus mince et plus raide. Guiret allumait, laissait éteindre, puis rallumait sa cigarette, n'osant, étant chez lui, donner le signal du départ; un joueur se versait à boire, un autre machinalement vérifiait les mises étalées devant chaque place. Seul Marousse paraissait frais et dispos.

Quand il eut compté son gain, il en fit un paquet et, se tournant vers Chouchou, lui dit :

– Six mille balles, Chouchou !

Elle jeta, dédaigneuse :

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Il les lui lança en riant :

– Prends-les toujours...

Les billets étaient tombés sur le divan, éparpillés ; elle dit, méprisante :

– Je n'en veux pas, tu peux les garder.

Elle les considérait néanmoins du coin de l'œil ; un camarade conseilla :

– Prends-les donc, ça n'engage à rien.

Cette exhortation n'était peut-être pas indispensable ; elle l'accepta néanmoins comme une raison de sagesse, ramassa l'argent, et le plongea dans son réticule, en ayant soin de maugréer :

– Si je n'avais pas la note de mon couturier à payer ce matin, je l'aurais rudement envoyé pâtre.

Ainsi le débat se trouva clos. Déjà oublieux de

l'heure, tous recommençaient à bavarder. Marousse, qui était l'homme des résolutions, décida :

– On reste ou on file ?

Il avait pris son pardessus et l'enfilait ; Chouchou arrangeait ses cheveux devant la glace, tandis que Fred, passant dans la pièce voisine, allait lui chercher son manteau. Comme elle lui tendait les épaules, Marousse grommela :

– Vivement, que diable ! Nous n'allons pas coucher ici !

Elle le défia :

– Pourquoi pas ?

Il s'arrêta, planté devant elle, puis éclata de rire :

– Sale caractère !

– Si tu n'es pas content !...

Elle fit le geste d'ouvrir son manteau, Guiret l'arrêta :

– Vous n'allez pas recommencer à vous disputer...

– Elle est comme les gosses, assura Marousse ; quand elle a sommeil, elle grogne...

– Le marchand de sable est passé, plaisanta Guiret.

– Imbécile ! dit Chouchou entre les dents.

Elle allait reprendre la discussion, mais la présence de Fred à ses côtés l'apaisa. Marousse, ayant ouvert la porte, s'apprêtait à sortir. Elle ricana :

– Après toi, homme du monde !

Il s'effaça :

– J'oubliais ! Mille excuses. Honneur aux dames !

Satisfaite de la leçon donnée, elle refusa, affirmant ainsi une fois de plus qu'elle n'agissait qu'à sa guise.

– Je partirai quand ça me plaira.

À la vérité, elle voulait se ménager une dernière seconde de tête-à-tête avec Fred, et, pour que rien ne gênât son projet, elle ajouta, avec une dignité souveraine :

– Passez, les autres !

Guiret se penchait sur la rampe, un bougeoir à la main ; quand le dernier invité fut sorti, Chouchou jeta un coup d'œil rapide dans l'escalier, puis saisit la tête de Fred et l'embrassa brusquement.

– Prends garde... murmura Fred.

– À cet imbécile ? brava-t-elle.

Et pour prouver qu'elle n'avait peur de personne ni de rien, elle le baisa de nouveau sur les lèvres.

– Eh bien, cria Marousse qui était déjà à l'étage inférieur, on arrive ?...

Elle se détacha du jeune homme et, ses doigts chargés de bagues encore posés sur sa manche, murmura, d'une voix que la colère mal éteinte et le désir trop attisé rendaient tremblante :

– Ah tes yeux... tes sales yeux faux !...

★

★ ★